

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.  
Département du Rhône, 24 fr.  
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



# L'ARTISTE

EN PROVINCE

(Entr'acte Lyonnais).

ON S'ABONNE :

A LYON, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51.

A PARIS, chez MM. Auguste de Vigny et C<sup>e</sup>, place de la Bourse, n. 5. (Écrire franc de port.)

## JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

Un abonnement d'un an donne le droit de choisir chez MM. BENACCI et PESCHIER, rue Saint-Côme, 2, et sur leur catalogue, pour dix francs, prix marqué, de musique ancienne et moderne.

### Théâtre des Célestins.

#### OUVERTURE. — RENTRÉES ET DÉBUTS.

Ne semble-t-il pas que la salle des Célestins puisse être comparée à l'une de ces vieilles douairières qui, par rapport à l'éclat de leur position, trouvent jusqu'à l'âge de la décrépitude de nombreux prétendants à leur main ? Peu de temps s'est écoulé depuis le jour où vous preniez le deuil pour votre dixième ou douzième époux et maître, et déjà, madame, vous convolez à des noces nouvelles. Comme vous voilà parée, musquée, fardée, replâtrée et joyeuse ! De tout votre être s'exhale la senteur d'un retour de jeunesse ; peu s'en faut que vous ne ceigniez de la blanche couronne des vierges votre tête à moitié caduque. Ah ! madame, madame ! craignez de vous laisser aller à des illusions dangereuses ; ce que le fiancé recherche auprès de vous, c'est un nom plus puissant, c'est le relief et les jouissances que donnent la fortune. Cédez vos avantages pécuniaires à une rivale belle de jeunesse, grande et formée suivant les leçons du jour, soudain vous serez, comme dans ces années dernières, abandonnée aux douloureuses méditations de votre solitude ; vos courtisans capricieux, ou plutôt changeant avec les nécessités de leur époque, courront brûler l'encens aux pieds de l'idole nouvelle, et, pour comble d'insulte, madame, vous entendrez louer par nous tous la main intelligente et sagement administrative qui aura fait cette révolution.

Au milieu du changement des personnes et des choses, lorsque, pour faire honneur aux nouveaux occupants, la tant vieille salle des Célestins dépose son enveloppe huileuse, enfumée, et montre une physionomie plus riieuse et plus fraîche, lorsque le personnel des artistes est bouleversé presque de fond en comble, il n'est point étonnant qu'une révolution se soit également opérée dans la critique lyonnaise. Si nous en exceptons les écrivains toujours amis de tous les pouvoirs, voici ce qui est arrivé dans la presse : L'ancienne hostilité s'est faite chaude protectrice, et l'éloge d'hier est devenu la violente accusation d'aujourd'hui. A la vue de ces tiraillements fâcheux et quelque peu passionnés, que fera l'Artiste ? La règle de son passé sera pour lui celle de l'avenir ; la franchise qui fut autrefois si nuisible à ses intérêts, il la gardera, et, se tenant dans une réserve excessive vis-à-vis des personnes, il n'envisagera que les faits. Deux choses sont à craindre même pour les hommes les plus consciencieux, ce sont l'excès de bienveillance et l'exagération du blâme ; pour éviter l'un et l'autre de ces écueils, nous espérons rester calmes. La direction nouvelle peut faire mieux que la direction précédente ; elle l'a promis : donc elle le doit, et dès lors nous sommes autorisés à dire qu'elle le veut. Mais, pour être aidée à bien faire, elle a besoin de la modération des spectateurs et des conseils réfléchis de la critique. Notre feuille s'efforcera de remplir sa mission.

Nous parlions de la salle des Célestins, tout-à-l'heure, comme d'une vieille femme coquette qui se pare de son mieux pour attirer à elle le plus d'adorateurs possible. Le fait est que, grâce à la sollicitude du conseil municipal d'une part, et, de l'autre, à l'habileté du nouveau directeur qui a voulu, pour que les choses soient bien faites, y contribuer pour sa part, le fait est, disons-nous, que notre petit théâtre d'aujourd'hui est présentable, et que la bonne société, qui s'en était éloignée depuis longtemps, y peut revenir en toute sûreté et, nous l'espérons, avec plaisir. Tout a été repeint à neuf, les ornements sont rafraîchis, le plancher du parquet exhaussé, — disposition beaucoup moins gênante pour le spectateur, — et la construction de deux loges, placées de chaque côté du rideau d'avant-scène et sur le théâtre même, ajoute au bon aspect de la salle et la fait paraître à l'œil plus grande qu'elle ne l'est réellement. Ajoutez l'avantage extrême de supprimer, par la présence de ces loges, la jouissance de la première coulisse aux promeneurs, aux flâneurs et aux curieux de l'intérieur du théâtre, lesquels, aperçus par le public, gâtaient singulièrement l'illusion.

L'ouverture de l'année théâtrale a eu lieu sous l'empire d'une bonne action, et M. Sirand ne pouvait pas mieux commencer. Semblables aux anciennes conjurations du sortilège, ou plutôt favorables comme le bruit de la prière qui monte vers le ciel, ces mots : *Première représentation, AU BÉNÉFICE DES PAUVRES*, ont repoussé la tempête attendue et depuis si long-

temps prédite. C'est à peine si dans le lointain ont retenti quelques sifflements de l'orage.

Du reste, il ne pouvait guère en être autrement, ou il aurait fallu désespérer alors du bon sens du public qui a plus d'esprit que ceux qui le font parler et agir ne lui en prêtent ordinairement. L'opinion réclamait de notables changements dans le personnel de notre scène secondaire ; ces changements ont été faits, et comme, — pour nous servir d'une citation triviale, — il est difficile de faire une omelette sans casser des œufs, les essais de régénération ne pouvaient pas se réaliser sans faire des mécontents. Au théâtre plus que partout ailleurs, les amours-propres blessés sont irritables ; mais aussi au théâtre il existe un droit qu'il est impossible de contester : celui qu'a tout directeur d'organiser, sauf l'approbation du parterre, son personnel comme il l'entend. Pourquoi vouloir s'imposer à une administration et au public ? Lyon n'est pas la seule grande ville où le vaudeville et le mélodrame sont joués. C'est un sort commun à tous les artistes de voyager d'une scène à l'autre ; ceux qui ont un talent réel ne manquent jamais d'engagements.

On a joué *l'Amour en commandite*, *le Gamin de Paris* et *le Chevalier du Guet* ; MM. Ambroise, Cécicourt et Henri ont été salués à leurs rentrées par des bravos unanimes, et les deux derniers ouvrages servaient de débuts à MM. Hippolyte Roland, Charles Poirier et Ulric Drouard. Notre opinion en deux mots sur chacun de ces artistes.

M. Roland, vous le connaissez tous, car Lyon l'a fort long-temps applaudi et regretté. Bien que cet acteur ait, depuis son départ de notre ville, subi l'influence de nombreuses années, vous apprécierez encore sa précieuse expérience de la scène, la plénitude de ses moyens, son jeu correct, mobile et spirituel, et sa verve féconde qui jette la chaleur et la vie parmi les personnages qui l'entourent. M. Roland a montré de la sagesse, en soumettant sa rentrée à la règle des trois débuts ; mais le public a prouvé qu'il ne voulait voir en lui qu'un ancien ami dont on fête le retour.

Les recommandations de Bouffé ont précédé l'arrivée de M. Poirier à Lyon. Ce jeune homme, qui suit avec trop de servilité peut-être les traces du grand comédien, a joué très-convenablement le rôle difficile du *Gamin de Paris*. Il est vrai que M. Poirier, dans son imitation de son inimitable modèle, est servi par certaines allures, un organe particulier, une diction calculée qui rappellent constamment Bouffé. Nul doute que le débutant n'ait suivi, dans les études qu'il a faites, les traditions de l'illustre acteur. Impossible pour un artiste de suivre une meilleure école ; mais nous attendrons, pour juger complètement M. Poirier, qu'il ait abordé un rôle où il lui soit permis d'être original, d'être lui-même. Dans le *Gamin de Paris*, quelques scènes du premier acte se sont, il est vrai, ressenties du trouble extrême du débutant ; l'action paraissait lente, et la taille et le physique de M. Poirier n'ont pas toujours été en rapport avec le trop sautillant *César de la toupie* et *l'Alexandre du bouchon* ; mais le deuxième acte, changeant la physionomie du rôle, a paru très-favorable au débutant chez lequel nous avons remarqué une qualité rare, la sensibilité et l'expression vraie des scènes d'attendrissement et d'émotion, qualité singulière chez un comique, même précieuse pour un jeune artiste qui a dans son répertoire les rôles de Bouffé.

A l'idée fort heureuse d'inaugurer l'année théâtrale par une représentation au bénéfice des pauvres, M. Sirand a joint un nouvel acte de bienfaisance : une seconde représentation au bénéfice des choristes *nécessiteux* du Grand-Théâtre ; le mot *nécessiteux* est mis ici pour désigner les choristes qui sont réellement dans le besoin. Sur leur nombre total, dix-sept seulement ont eu droit à ce secours légitime. Il ne s'agit pas de venir en aide à ceux qui possèdent, mais bien à ceux qui ne possèdent pas.

La rentrée d'Alexandre s'est opérée au milieu d'un silence profond. Les amis de cet acteur craignaient par leurs applaudissements de provoquer des inimitiés proclamées à l'avance. En revanche, M. Alexandre a joué avec toutes les excellentes qualités qu'on lui connaît.

Les débuts continuent, et nous les enregistrons ici avec concision ; mais nous ne voulons pas nous hâter de conclure. Parmi les artistes nouveaux, plusieurs n'ont pas encore paru sur notre scène et les autres ont seulement subi les premières épreuves ; il ne peut donc y avoir encore ni chutes ni triomphes définitifs. Mais, que l'on ne s'y trompe pas, la direction Sirand comprend certainement assez ses véritables intérêts pour ne

point vouloir emporter d'assaut et contre le gré du public la réussite des débutants; le succès de l'année théâtrale est à ce prix. On l'a dit, les jugements du public devront être entendus, consultés et même prévenus; seulement il est clair que si des cabales avérées et notoires se produisaient au plein jour, des démarches opposées seraient faites pour les contrebalancer. L'hostilité *quand même* ne s'étant pas présentée, on est pleinement libre d'esprit pour exprimer son opinion.

Si nous suivons l'ordre du tableau de la troupe, nous trouvons comme débutant déjà paru M. Ulric Drouard, placé en troisième ligne dans l'emploi des amoureux. Ce jeune homme a fait preuve d'une excessive bonne volonté en jouant plusieurs fois chaque soir, bien qu'il n'ait pas encore abordé sa seconde épreuve. Le public lui en saura-t-il gré?... Nous ne voulons pas encore juger M. Ulric; mais qu'il nous permette une petite observation dans son intérêt: nous avons vu trop souvent sur sa personne certain collier d'un rose foncé qui nuit à l'ensemble de sa toilette. Il est des nuances qui pour les hommes n'ont pas droit de bourgeoisie à la scène, et le moindre détail peu calculé compromet vis-à-vis de la foule la réussite d'un artiste. En somme, M. Ulric ne manque pas de tenue, et si ses moyens sont faibles, du moins il est assez convenablement placé pour être accueilli favorablement.

Abordons maintenant l'emploi des comiques. Celui-ci est le plus difficile et sans contredit le plus important de tous à Lyon. Ce que sont les ténors au Grand-Théâtre, les comiques le sont aux Célestins; aussi, depuis M. Ambroise jusqu'à M. Auguste inclusivement, la troupe en compte six: nous les avons tous vus. Eh bien! disons-le, le genre excentrique nous semble trop sacrifié au genre naturel. Notre ville a pour l'exécution de quelques rôles des goûts qui peuvent n'être pas irréprochables; mais enfin elle tient à ce qu'ils soient satisfaits, et nous ne voyons pas jusqu'ici quel acteur nouveau nous rappellera le jeu grotesque et l'ineffable physique de Breton. Nous verrons les débuts suivants. En attendant, disons que M. Luxeuil est un comédien sage, sérieux et spirituel, dont le talent est incontestable, mais qui chez nous se trouve placé dans une position exceptionnelle. Il y a chez M. Luxeuil une parfaite entente d'un rôle, de l'intelligence, mais un peu de tristesse, quelque chose de froid, de peu en dehors; avec lui, les mots ne portent pas, la plaisanterie expire au bout des lèvres: il y a je ne sais quoi qui la retient.

Le rôle de Renaudin n'est point un personnage ridicule comme le créait Breton; assurément M. Luxeuil l'a compris comme Arnal, et lui donne, moins le talent, une couleur analogue. Cependant il y avait chez le débutant tant de sagesse, une tenue si bien tirée à quatre épingles, si peu du *ridicule* qu'on est accoutumé à voir dans ce personnage qu'on a fait burlesque et qui n'est que plaisant, que les spectateurs, souriant à peine, n'ont pas pardonné à l'acteur qui ne les faisait pas éclater à gorge déployée. Nous engageons M. Luxeuil, dont nous reconnaissons tout le mérite, à bien choisir les débuts qui lui restent à subir. Il a joué *l'Homme de soixante ans* avec naturel. En s'entendant avec Ambroise, l'acteur aimé du public lyonnais, M. Luxeuil se ferait sans doute une place parmi nous.

M. Lureau, dont l'emploi n'est pas d'une grande importance, est doué, à ce que l'on assure, d'une mémoire prodigieuse, et peut rendre au répertoire de nombreux et prompts services. Les rôles de paysans semblent devoir lui convenir; seulement nous lui trouvons, malgré son naturel, *le verbe un peu haut*. Au théâtre, on n'est pas à la campagne; il ne faut pas trop crier.

M<sup>me</sup> Damoreau, premiers rôles en tous genres, a débuté dans le rôle très-difficile du vaudeville *Pour mon Fils*. Il y a chez cette dame une parfaite entente de la scène, des études de comédie, le physique de l'emploi, de la gravité avec de la distinction, et dans sa diction l'esprit des nuances. L'épreuve a été fort heureuse, et M<sup>me</sup> Damoreau est appelée à ramener sur notre petit théâtre bien des pièces du répertoire abandonnées depuis long-temps. C'est une excellente acquisition.

Que dire de M<sup>lle</sup> Léonie? Les jugements contraires portés en deux jours sur cette jeune fille prouvent à la fois les dangers de la précipitation publique et de la complaisance illimitée des artistes. M<sup>lle</sup> Léonie, seconde amoureuse, accepte, avant ses débuts, un rôle de première amoureuse dans *le Chevalier du Guet*; elle échoue. M<sup>lle</sup> Léonie débute le lendemain dans *Zoé*, rôle de son emploi; elle triomphe, elle se voit même menacée d'un rappel. Vous voyez bien que les extrêmes se touchent sans être beaucoup plus raisonnables les uns que les autres. Mais ce qu'il est juste de dire, c'est que M<sup>lle</sup> Léonie est une fort jolie personne, au timbre de voix agréable, disant bien le couplet lorsqu'elle ne vise pas trop à l'effet, et jouant avec finesse. Dès à présent, son admission nous paraît certaine, si les espérances de talent que fait concevoir ce premier début ne se démentent pas.

En résumé, la première huitaine de l'année théâtrale a été bonne, malgré les relâches nécessitées par la réorganisation presque complète de la troupe. La semaine, celle dans laquelle nous entrons, présentera plus d'intérêt encore, puisque les principaux sujets débutants doivent faire les frais des représentations successives.

M. Lefebvre, régisseur général du théâtre des Célestins, a rendu cette semaine un grand service à son administration. En l'absence de M. Eugène André, premier amoureux, il a bien voulu se charger d'un des lions du vaudeville *Pour mon Fils*. M. Lefebvre n'est pas seulement un homme intelligent, entendant parfaitement les choses et sachant les diriger; il connaît aussi la scène, et peut au besoin, ce qu'il a fait l'autre jour, se charger d'un rôle même important. Sa diction est bonne, sa tenue parfaite, sa mémoire imperturbable. Nous faisons au premier régisseur notre compliment de son succès de comédien.

Audran, notre premier ténor d'opéra comique, vient de débiter à Paris. Il a réussi. Voici ce qu'en pense la critique parisienne, et c'est à peu près ce que nous en avons toujours pensé:

« *La Dame blanche* a porté bonheur à Audran, il a parfaitement réussi. Son physique est agréable, sa voix est suffisante, son naturel est remarquable. Voilà ses qualités et peu de ténors les possèdent. Ses défauts sont un manque de médium, peu de goût dans les traits qu'il a faits, et une diction saccadée, au hasard. Si ce débutant a une phrase de huit syllabes à dire, les quatre premières syllabes seront longues et les quatre dernières brèves, et toujours comme cela jusqu'à la fin, sans respect pour la prosodie. Cette diction est fatigante pour l'oreille et fait toujours perdre les mots finals. Voilà le mal et le bien. Le mal, comme on voit, peut se corriger facilement, et le bien inhérent à l'artiste en a fait de suite un acteur agréable. Audran a plu au premier mot, à la première note, et dès qu'il sera corrigé de ses défauts de province, Audran sera un des artistes les plus aimés de l'Opéra-Comique. »

L'administration des bureaux de bienfaisance a reçu de M. Sirand 478 f. 65 c., montant de la somme revenant aux indigents dans le produit de la représentation du samedi 7 mai.

Bien que le public ait parfaitement apprécié ce qu'il y avait de spontané et de volontaire dans la pensée qui a fait inaugurer la direction nouvelle par une œuvre de bienfaisance, nous croyons qu'il n'est pas inutile, pour répondre à certaines insinuations peu bienveillantes, de faire remarquer que la représentation du 7 courant est tout-à-fait indépendante de celles que, d'après son traité, M. Sirand doit donner au bénéfice des pauvres.

## Deux Epoques d'une Vie.

(SUITE ET FIN.)

— Ne craignez rien, dit le directeur, les métamorphoses s'opèrent facilement au théâtre: il y a quelques années que je n'étais qu'une insignifiante excroissance de chair sur le crane de la dernière femme de Barbe-Bleue; lorsqu'elle mourut, on me tira de mon obscurité et je pris place parmi les myriades d'organes libres qui sont répandus dans la nature. J'ai de petits yeux, mais, regardez bien, je peux les rendre aussi larges que le fond de votre chapeau.

Et le monstre agrandi, puis rapetissa ses yeux en riant aux éclats, à la stupéfaction du philanthrope.

— Tenez, ajouta-t-il en lui remettant un cornet: au moyen de cet instrument, je ramène à mon oreille tous les sons perdus dans l'espace. Voulez-vous essayer de sa vertu?

— Volontiers.

— Attendez.

Le petit homme, se servant alors du magique cornet, s'abandonna à des mouvements immodérés de joie, puis il s'écria:

— Calomniez, blâmez, je vous entends, Messieurs; mes organes *philophrogénitifs* me dévoilent vos turpitudes. Mais pardon, mon ami, car je puis vous donner ce nom. Voici le cornet; j'ai bien le temps de m'en servir, vraiment!

Le jeune duc appliqua avec incrédulité l'instrument acoustique à son oreille; mais soudain il pâlit, ses jambes tremblèrent, et le petit homme le vit chanceler.

— Que disent-ils donc? lui demanda-t-il.

— Qui l'eût pu croire? une douzaine de langues me déchirent à la fois! J'ai secouru ce matin la veuve d'un pêcheur, ses amis lui persuadent que j'étais intéressé à le faire.

— Mais la femme le croit-elle?

— On dirait qu'elle prend plaisir à le supposer.

Ici le directeur de théâtre se prit à rire si fort que les vitres en tremblèrent.

— Continuez, ajouta-t-il.

Le philanthrope appliqua de nouveau le cornet à son oreille, et cette fois l'indignation se peignit sur tous ses traits.

— Encore du nouveau?

— Mon jardinier, que j'ai soustrait à la prison, prétend que pour avoir agi ainsi il faut être faux monnoyeur ou voleur en grand.

Le directeur se roula par terre de plaisir, et le duc s'écria:

— C'est une horreur!

— Que se passe-t-il?

— Des amis que j'ai eus à dîner la semaine dernière mettent ma charité sur le compte de l'ostentation.

— Vous le voyez, toutes les vérités ne sont pas bonnes à entendre.

Et l'homme étrange fit une horrible grimace.

— Voulez-vous continuer?

— Oui, il faut que j'aille jusqu'au bout...

— Eh quoi! vous voilà de nouveau bouleversé?

— Un veuf que j'ai rendu à la liberté dit à sa fille que puisque je l'ai

si bien accueillie, c'est qu'elle m'a plu et que je finirai par l'épouser si elle joue bien son rôle.

— A merveille!

— Il lui recommande de se bien conduire, d'aller à l'église et de chercher à captiver mon attention.

— Le drôle de monde! les drôles de gens!

Le duc en ce moment devint d'un rouge pourpre.

— Mais qui donc parle mal de vous?

— Un mendiant et un batelier. Maudit instrument! pourquoi l'ai-je pris?

Le duc jeta le cornet avec force et le vit se rompre en éclats avec un bruit semblable au roulement du tonnerre, puis il s'évanouit...

Quand il reprit ses sens, il était seul, mais un frisson parcourait tous ses membres. Il traversa tristement les sombres galeries du théâtre, se jeta dans un fiacre et arriva chez lui avec un transport au cerveau.....

Quarante ans plus tard, on eût pu voir, par une froide soirée d'hiver, une pauvre femme et un jeune enfant assis non loin de la porte d'une prison où le froid les avait saisis. Les rivières charriaient d'énormes glaçons, le vent du nord soufflait avec violence, onze heures sonnaient, les rues étaient désertes.

La triste mère pressait son enfant contre son sein pour le réchauffer, mais tous deux n'avaient pris aucune nourriture de la journée, et rien ne leur faisait espérer de trouver un asile à cette heure avancée.

— Que Dieu nous soit en aide! disait la mère en regardant les murs élevés de la prison; c'est là que ton père est enfermé: puissé-je vivre assez pour voir reconnaître son innocence!

En ce moment, un vieillard, enveloppé dans une ample pelisse fourrée, passa près d'elle.

— Mon bon monsieur, dit la timide femme, donnez-nous quelque chose, par pitié!

Le vieillard doubla le pas et ne répondit point. Arrivé à la porte d'une petite maison, il y frappa, tandis que la mère disait toujours derrière lui:

— Quelque chose, par pitié!

Une servante vint ouvrir; le vieillard entra et répondit à la mendicante:

— Allez, je ne peux rien pour vous.

Le lendemain, à cette même place, devant la petite maison, une pauvre mère et son enfant furent trouvés morts de froid. Le vieillard égoïste qui les avait si durement repoussés était le philanthrope dont nous avons cité les actes de bienfaisance. L'ostentation se décourage quand elle ne s'entend plus louer; la vraie charité est seule persévérante.

(Traduit de l'anglais de Buckstone par M<sup>me</sup> Eugénie Niboyet.)

## LA PREMIÈRE CAUSE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

(Il est huit heures du matin; M<sup>e</sup> Adolphe TORCHONNET, jeune avocat, se promène à grands pas dans son cabinet, fraîchement décoré et orné d'une bibliothèque reliée à neuf: le Cicéron en herbe est vêtu de noir, cravaté de blanc, frisé, rasé et pommadé. Son bureau est couvert de papiers griffonnés et de livres affectant le plus beau désordre. En passant devant la glace de sa cheminée, M<sup>e</sup> Adolphe TORCHONNET s'arrête pour gesticuler et déclamer le plaidoyer qu'il doit prononcer à dix heures devant le tribunal.)

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Messieurs, ce n'est point sans une vive émotion que j'élève pour la première fois la voix dans le sanctuaire de la justice; et cette émotion, je dois le dire, est moins la conséquence d'une timidité bien naturelle chez un jeune homme qui vient essayer ses premiers pas dans l'arène judiciaire, que l'effet de la crainte où je suis de compromettre, par l'inexpérience de ma parole, la meilleure et la plus juste des causes!

Messieurs!... la femme Pichard, qui comparait devant vous... (On frappe à la porte du cabinet.)

Allons! on vient déjà m'interrompre!... Entrez.

### SCÈNE II.

M<sup>lle</sup> CÉSARINE TORCHONNET, sœur de M<sup>e</sup> Torchonnet, jeune personne de dix-huit ans, très-douce, très-timide, et pleurant au moindre chagrin.— Dodophe, puis-je entrer?

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Sans doute, petite sœur... Te voilà levée de bien bonne heure!

CÉSARINE. — Ah! c'est que je vais aussi au Palais avec maman et papa, pour t'entendre plaider ta première cause, Dodophe!

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Ah! c'est bien gentil, ma petite sœur... (A part.) C'est insupportable!...

CÉSARINE, prête à pleurer. — Est-ce que ça vous contrarie, monsieur?... Il faut le dire...

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Moi! au contraire... quelle idée!...

CÉSARINE, avec attendrissement. — Dans ce jour solennel, j'ai voulu être la première à t'embrasser et à t'offrir mon faible cadeau... un agenda d'avocat... en maroquin rouge!

M<sup>e</sup> TORCHONNET, embrassant sa sœur qui pleure. — Ma bonne sœur... ah! c'est très-aimable de ta part... je reçois avec grand plaisir ton joli ca-

deau, et surtout ton baiser d'amitié... Mais pourquoi mettre tant de solennité dans tout cela... et avoir invité toute la famille?...

CÉSARINE, essuyant une larme. — Voilà comme vous êtes... l'affection de vos parents vous fatigue... vous ennuie... Ah! Dodophe! (Elle va probablement sanglotter.)

M<sup>e</sup> TORCHONNET, lui prenant les mains. — Eh bien! non; ne pleure pas... je t'en prie...

CÉSARINE. — Voyez-vous! vous ne regardez seulement pas mon agenda... pour me dire s'il vous convient...

M<sup>e</sup> TORCHONNET, dénouant le ruban rose qui entoure l'enveloppe de l'agenda, et s'extasiant sur la beauté du cadeau de sa sœur. — Oh! le joli agenda!... oh! le charmant agenda!

CÉSARINE, rayonnante de joie. — Et ton nom, imprimé en lettres d'or sur la reliure!...

M<sup>e</sup> TORCHONNET, lisant sur la reliure. — Ah! voyons... « M<sup>e</sup> DODOPHE TORCHONNET, AVOCAT A LA COUR ROYALE... » Comment! ma sœur! DODOPHE!... tu as fait imprimer DODOPHE!!!

CÉSARINE. — Eh bien! oui; n'est-ce pas ton nom?

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Je m'appelle Adolphe... Adolphe Torchonnet... Dodophe est un petit nom qu'on me donne en famille... Que diront mes confrères en lisant ce ridicule DODOPHE sur mon agenda?... Il y a de quoi me vouer aux plaisanteries de tout le barreau de Paris... Quel est le plaideur qui voudra d'un avocat appelé M<sup>e</sup> DODOPHE! ce grotesque sobriquet suffirait seul...

CÉSARINE, fondant en larmes. — Sobriquet!... ah! Dodophe!... Je sentais bien que du jour où vous seriez avocat... je n'aurais plus de frère!...

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Allons! que dis-tu là!... est-ce que je te fais un reproche?... Tu ne pouvais pas savoir... tu n'as pas l'expérience du monde... ces choses-là ne paraissent rien... et pourtant c'est tout... Le nom de Torchonnet est déjà assez malheureux.

CÉSARINE, tombant sur un fauteuil et se tordant les bras. — Oh! tais-toi! tais-toi! tu renies le nom de papa! (M<sup>lle</sup> Césarine se trouve mal.)

### SCÈNE III.

(Entre M<sup>me</sup> Torchonnet, femme dite puissante; cinquante-cinq ans; un tour de cheveux noirs à petites boucles; robe de soie cerise à corsage montant; collerette de tulle à plusieurs rangs de canons; bonnet in-folio avec rubans cerise; bagues à tous les doigts; souliers de satin turc; un ruban de velours noir en ferrière sur le front.)

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Qu'y a-t-il? qu'arrive-t-il?..

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — C'est ma sœur qui se trouve mal...

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Ah! mon Dieu, ça se trouve bien! un jour comme celui-ci!... Vous vous êtes encore querellés.

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Mais non, ma mère... une simple observation que je lui faisais... (On fait revenir Césarine; elle ne reprend ses sens que pour verser de nouveaux torrents de larmes.)

CÉSARINE. — Ah! maman, je n'ai plus de frère! vous n'avez plus de fils!

M<sup>e</sup> TORCHONNET, haussant les épaules. — Elle est folle.

CÉSARINE. — Il ne veut plus s'appeler Dodo... oh!... oh!... phe!..

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Plus s'appeler Dodophe!

CÉSARINE. — Ni Torchonnet! hé! hé! hé!

M<sup>me</sup> TORCHONNET, posant ses deux gros poings sur ses deux grosses hanches. — Ni Torchonnet!.. Seigneur Dieu! qu'est-ce que j'entends là!.. après tous les sacrifices que nous avons faits pour lui!...

M<sup>e</sup> TORCHONNET se promène avec humeur.

CÉSARINE. — Oh! maman, maman! ne le grondez pas!...

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Mais ce n'est pas possible!.. rougir du nom de ses pères, un jour comme celui-ci!.. quand je lui apportais mon cadeau de mère!.. un beau portefeuille d'avocat en maroquin rouge... avec son nom et son titre en grosses lettres d'or sur la reliure...

M<sup>e</sup> TORCHONNET, à part. — Encore.

CÉSARINE, bas à sa mère. — Il faut faire effacer Dodophe, et sur mon agenda aussi; sans cela il ne voudra pas les porter...

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Effacer!..

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Non, maman... je l'accepte comme il est.. et je le porterai puisque cela vous fait plaisir... (A part.) Cette scène de famille ne finirait pas...

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — A la bonne heure!.. je savais bien qu'il était toujours mon Dodophe. (Elle l'embrasse.) Cher Dodophe! (D'un ton sentencieux.) Mais n'oubliez jamais, mon fils, qu'un avocat est toujours le fils de sa mère... et le frère de sa sœur!.. (Avec émotion.) Allons, Césarine embrasse ton frère... que ce beau jour soit limpide et sans nuages... (Les deux enfants s'embrassent, Césarine pleure de joie.)

### SCÈNE IV.

(M. Torchonnet père, ancien marchand de rubans: crâne chauve, avec une couronne de cheveux gris; habit bleu à boutons de métal; pantalon de couleur claire; gilet blanc, cravate blanche; col de chemise en fer de lance; figure maigre, grand nez, œil morne.)

TORCHONNET père. — Eh! bien, est-on prêt par ici?... le déjeuner attend... neuf heures ont sonné.

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Non, je ne déjeunerai pas; cela paralyserait mes moyens...

TORCHONNET père. — Ça ira toujours bien.

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Tu boiras seulement ton chocolat. Il ne te paralysera pas; c'est moi qui l'ai fait. Tu ne peux pas te dispenser de déjeuner en famille! un jour comme celui-ci... et puis ton oncle Durillon déjeûne avec nous.

M<sup>e</sup> TORCHONNET. — Mon oncle Durillon!

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Oui, et ton cousin Durillon aussi, et ta cousine Durillon qu'on a été chercher à sa pension ce matin pour la mener entendre ta première cause.

M<sup>o</sup> TORCHONNET. — Pourquoi tout ce monde ?

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Ce n'est pas du monde, ce sont nos parents.

TORCHONNET père, regardant sa montre. — Neuf heures cinq.

M<sup>o</sup> TORCHONNET. — Mais j'aurais voulu repasser mon discours avant l'audience.

CÉSARINE. — Oh ! si j'avais su ! c'est moi qui suis venu le déranger.

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Tu nous le déclameras pendant que nous déjeunons ; ça t'habitue à parler en public... et puis d'ailleurs...

TORCHONNET père. — Et puis d'ailleurs, s'il tient bien son article pénal, ça ira toujours bien.

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Sans doute ! Ton oncle Durillon qui a tant d'esprit te donnera des conseils s'il y a quelque chose qui cloche ; tu sais qu'il est de la société d'Anacréon, et qu'il fait des chansons comme un ange !

M<sup>o</sup> TORCHONNET. — Quoi ! sérieusement... ma mère... vous voulez...

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Je t'en prie !... Un jour comme celui-ci, tu ne voudrais pas refuser !... Et je suis bien aise, après tous les sacrifices que nous avons faits pour toi, de te voir briller auprès de ton grand dadais de cousin qui n'a jamais rien appris, et qui se donne les airs de tout connaître.

TORCHONNET père. — Neuf heures dix !

CÉSARINE. — Dis donc, frère... tu t'habilleras en avocat, pas vrai ?... Tu mettras la robe neuve et le bonnet carré que papa t'a achetés. Ma cousine t'apporte une demi-douzaine de rabats ; c'est elle-même qui les a faits pour toi à la pension. Oh ! que ce sera amusant ! ça ressemblera à une comédie !

M<sup>o</sup> TORCHONNET. Allons ! je ferai tout ce qui vous plaira !... (A part.) Quel supplice !

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Il est charmant ! (Elle l'embrasse ; Césarine embrasse son frère.) — Eh bien ! père, tu n'embrasses pas ton fils, ton Dodophe, ton avocat !...

TORCHONNET père, remettant sa montre dans son gousset. — Si fait ! si fait !... Allons, mon Dodophe... du courage... une fois qu'on tient son article... on marche bien... c'est le principal.

M<sup>o</sup> TORCHONNET. — Oui, papa, oui.

(Le père embrasse son fils ; Césarine est émue aux larmes par cette scène touchante.)

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Allons ! vite... vite, maître l'avocat... vos papiers, vos dossiers, vos griffonnages dans votre beau portefeuille rouge ; n'oubliez pas votre agenda... là... voilà qui est prêt... Mais regarde-le donc, père... quel air grave, sérieux... on le prendrait déjà pour un juge de paix !...

TORCHONNET père. — Neuf heures un quart...

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Dépêchons-nous, il faut que nous soyons à neuf heures au tribunal... pour retenir nos places...

M<sup>o</sup> TORCHONNET. — Est-ce que vous pensez, ma mère, qu'on va faire queue pour m'entendre...

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — On ne sait pas... Tout le quartier m'a promis d'aller au Palais... Il me faut une bonne place... Nous prendrons un fiacre...

LA VOIX DE L'ONCLE DURILLON, dans l'escalier :

Eloquent avocat, vous oubliez, je croi,  
Qu'un dîner réchauffé se mange toujours froid.

(Tous les Torchonnets rient aux éclats, excepté Dodophe.)

CÉSARINE, pleurant de rire. — Qu'il est drôle, mon oncle !

M<sup>me</sup> TORCHONNET. — Il a de l'esprit jusque dans la racine des cheveux.  
(Criant.) On descend, M. Durillon... on descend.

M<sup>o</sup> TORCHONNET, à part. — Quel ennui !... Ah ! j'enverrais de bon cœur ma première cause à tous les diables !

(Tous les Torchonnets descendent à la salle à manger.)

AIMÉ VIVERAN.

(Le 2<sup>e</sup> acte à dimanche prochain.)

## NOUVELLES.

Le prix d'encouragement fondé par M. le duc de Plaisance a été donné par l'académie de Lyon à M. Martin Daussigny pour les améliorations qu'il a apportées aux procédés de la peinture encaustique mis au jour par M. Montabert.

— Beaupré, l'ancien danseur de l'Opéra, vient de mourir ; il s'était fait une grande réputation dans le ballet intitulé *la Dansomanie*.

— Les tableaux des troupes de toutes les villes d'ordre nous arrivent en même temps. A Toulouse, Albert Dommenge et Carlo, premiers ténors ; Serda, première basse ; Laurent, baryton ; M<sup>mes</sup> Adèle Alphonse et Miro-Camoin, premières chanteuses. Nous ferons remarquer qu'il est impossible de concilier la présence de M<sup>me</sup> Miro sur le prospectus de Toulouse avec le traité que cette dame a *positivement* signé avec M. Si-rand, directeur à Lyon. A Toulouse, la comédie, mêlée avec le vaudeville, n'est que très-accessoire.

A Bruxelles, la comédie, comme cela doit être, marche en tête du prospectus. Nous y remarquons les noms de MM. Delafosse, Verdelet, Auguste, Michaud, Dupré, et de M<sup>mes</sup> Rabut, Doligny, Crécy, Thibault et Lebrun. Dans l'opéra, Laborde et Altairac, premiers ténors ; Canaple, baryton ; Léon Hermann, première basse, et M<sup>mes</sup> Casimir, Kuntz et Guichard, premières chanteuses.

A Rouen, la comédie est également bien montée cette année. Nous voyons figurer MM. Ch. Mangin, Eugène Monrose, Montdidier, Girard, Kime, et M<sup>mes</sup> Verneuil, Jules Renaud, Camille Méry et Thénard. Dans l'opéra, MM. Allard et Fosse, premiers ténors ; Payen, baryton ; Douvry, première basse, avec Joanny Bruyat, et M<sup>mes</sup> Planterre, Hélène Cundell et Lehuen, premières chanteuses.

A Marseille, comédie accessoire, et, dans l'opéra, MM. Godinho et Vernet, premiers ténors ; Dabadie, baryton ; Mangin et Brémont, premières basses, et M<sup>mes</sup> Roulle, Ozy et Lecourt, premières chanteuses.

— M. Charles Maurice, rédacteur si connu à Paris du *Courrier des Théâtres*, vient d'être condamné à 10,000 francs d'amende pour avoir fait signer le journal dont il est le propriétaire et le rédacteur en chef par un gérant simulé et placé là dans le but d'éviter à M. Charles Maurice les poursuites judiciaires qu'on aurait pu exercer contre lui. Le tribunal a, de plus, décidé que le *Courrier des Théâtres* désormais cessera d'exister.

— Mlle Rachel vient d'ajouter un nouveau rôle à son répertoire : *Ariane*, tragédie de Thomas Corneille.

— Les théâtres de Toulouse sont en proie à de déplorables désordres, et une guerre acharnée est commencée entre le public et la direction. S'il faut en croire l'*Aspic*, petit journal fort spirituel, M. Rhoné ne serait qu'un bien déplorable directeur, et M. Lambert, que nous connaissons à Lyon, une seconde basse plus que médiocre. Nous sommes convaincus ici de cette seconde assertion.

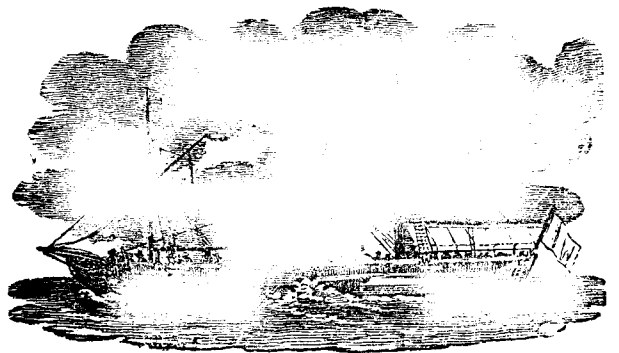
— Elleviou, l'ancien acteur de l'Opéra-Comique, vient de mourir à Paris. Elleviou habitait près de Lyon et était membre du conseil-général du Rhône.

Les obsèques d'Elleviou ont eu lieu avec une grande pompe ; une foule nombreuse encombra l'église Saint-Roch. Duprez a chanté un morceau à l'offertoire et un *Pie Jesu* à l'élévation. On a remarqué que les artistes de l'Opéra-Comique ne se trouvaient pas à cette triste cérémonie, et voici, dit-on, la raison de cette singularité. Les billets de faire part adressés par la famille d'Elleviou à ses amis donnaient à l'ex-chanteur les titres de *chevalier de la Légion-d'Honneur* et de *membre du conseil-général du département du Rhône*, sans faire aucune mention de sa qualité d'artiste et de *pensionnaire* du théâtre de l'Opéra-Comique. Une juste susceptibilité a engagé les artistes de ce théâtre à protester contre cet oubli qu'ils ont dû croire involontaire. On ne sait à quelle cause attribuer la misérable vanité qui rend un des plus beaux titres de gloire d'Elleviou.



Le rédacteur en chef, E. LAUGIER.

## ANNONCES.



### LE SIRIUS

Partira tous les jours à quatre heures du matin.

**Il se rend à Avignon en dix heures de marche.**

PRIX DES PLACES :

	Premières.	Secondes.
BEAUCAIRE, AVIGNON, VALENCE,	4 fr.	2 fr.

LE DÉPART A LIEU DU QUAI DE LA CHARITÉ.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.